



John F. Kennedy

LE DEUXIÈME FILS
Martine Willemin

à



AU DIABLE VAUVERT

Extrait de la publication

John F. Kennedy à 20 ans

Le deuxième fils



AU DIABLE VAUVERT

Martine Willemin

John F. Kennedy à 20 ans

Le deuxième fils



Collection dirigée par Louis-Paul Astraud

Déjà parus

MARILYN MONROE À 20 ANS, Jannick Alimi
GUSTAVE FLAUBERT À 20 ANS, Louis-Paul Astraud
JEAN GENET À 20 ANS, Louis-Paul Astraud
HONORÉ DE BALZAC À 20 ANS, Anne-Marie Baron
JOHNNY HALLYDAY À 20 ANS, Corinne François-Denève
MARGUERITE DURAS À 20 ANS, Marie-Christine Jeanniot
COLETTE À 20 ANS, Marie Céline Lachaud
MARCEL PROUST À 20 ANS, Jean-Pascal Mahieu
JEAN-JACQUES ROUSSEAU À 20 ANS, Claude Mazauric
ERNEST HEMINGWAY À 20 ANS, Luce Michel
BORIS VIAN À 20 ANS, Claudine Plas
ALBERT CAMUS À 20 ANS, Macha Sery

ISSN : 2109-6368

ISBN : 978-2-84626-771-7

© Éditions Au diable vauvert, 2013

Au diable vauvert
www.audiable.com
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande
contact@audiable.com

Prologue

En cette année 1845, la pluie ne cesse de tomber sur l'Irlande. Le feuillage humide des plants de pommes de terre est soudain atteint d'un mal insidieux, un brunissement qui détruit les récoltes. Les tubercules infectés empoisonnent le bétail qui s'en nourrit, et les paysans sont affamés. Les années suivantes, le mal empire. Les savants de l'époque n'en trouvent ni la cause, ni le remède. On saura plus tard qu'il s'agissait du mildiou, une sorte de champignon microscopique, encore difficile à traiter de nos jours.

L'île, alors entièrement sous domination britannique, va vivre l'un des épisodes les plus sombres de son histoire. Les fermiers, catholiques en grande majorité, vivent dans des conditions misérables, cultivant leurs terres au profit de riches propriétaires anglais, de religion protestante. Avec les céréales et l'élevage, la culture de la pomme de terre constitue la principale ressource et la base de l'alimentation du peuple irlandais.

La reine Victoria, les autorités britanniques ainsi que les œuvres charitables n'apportent qu'une aide dérisoire à la population. Pire, beaucoup de fermiers sont contraints d'exporter leurs autres productions agricoles afin de payer leurs loyers (exorbitants), sous peine d'expulsion. La pénurie alimentaire s'amplifie. Des centaines de milliers d'Irlandais meurent de faim. Le choléra fait son apparition. Le nombre de victimes durant cette période, de 1845 à 1851, connue sous le nom de *Great Famine*, est estimé à un million, soit plus d'un sixième de la population. Pour survivre, les Irlandais vont émigrer en masse vers le Canada, l'Australie et, surtout, les États-Unis.

C'est ainsi qu'en 1848, face à un avenir aussi noir, un certain Patrick Kennedy laisse la ferme familiale du hameau de New Ross à ses frères et part tenter l'aventure, quelques sous en poche. Après plusieurs mois d'attente, il embarque à Liverpool (l'Irlande n'étant pas autorisée à posséder une marine marchande) pour le Nouveau Monde.

Deux ans plus tard, un dénommé Thomas Fitzgerald emprunte la même route. Misérable parmi les misérables qui s'entassent au fond des navires à trois mâts surnommés, à juste titre, *coffin ships* (bateaux cercueils), il a la chance, après d'interminables semaines de traversée, d'être encore vivant à l'arrivée à Boston, avec sa bible pour seul bagage, ne pouvant se douter un seul instant que celle-ci serait vue par le monde entier cent ans plus tard.

Sans s'être jamais rencontrés, Patrick Kennedy et Thomas Fitzgerald sont les deux racines d'un arbre généalogique dont sera issu un garçon, leur arrière-

petit-fils, John Fitzgerald Kennedy, qui associera à jamais leurs deux noms dans l'histoire.

En juin 1963, quelques mois avant sa mort, en route pour Berlin où il ira dénoncer la construction du « mur de la honte », JFK s'arrêtera quatre jours en Irlande, sur la terre de ses aïeux. Parti de Dublin en hélicoptère, il survolera les vertes collines de l'Eire, quadrillées de haies et de murets de pierres, les champs d'orge, les riches prairies et les rivières sinueuses. Il demandera au pilote de faire un détour par le château de Lismore, où il a séjourné en 1947 lors de sa première visite de jeune congressman. Près de l'aire d'atterrissage du hameau de New Ross, il lira les lettres du mot *Failte*, « Bienvenue » en gaélique, formé par des rangées d'écoliers en uniforme. Après les chorales et les cérémonies, il conclura son discours par ces mots : « Il aura fallu cent quinze ans pour faire ce voyage, et six mille miles, et trois générations, mais je suis fier d'être là. » Et poursuivra, à propos de son arrière-grand-père Patrick : « S'il n'était pas parti, je pourrais être ici, employé à l'Albatross Company », désignant cette enseigne de l'autre côté du quai, « ou peut-être chez John V. Kelly », allusion au pub du coin, ce qui déclenchera un tonnerre d'applaudissements.

Oui, il aura fallu trois générations pour voir un Kennedy gravir les plus hautes marches du pouvoir, grâce à l'ambition démesurée d'un père richissime. Avant de prendre la place du fils prometteur, le jeune John aura mené une jeunesse insouciante, aventureuse et héroïque.

L'Europe en décapotable

En ce début de juillet 1937, tandis que le soleil se couche lentement à l'horizon, deux jeunes Américains, embarqués à New York cinq jours plus tôt, s'attardent sur le pont du transatlantique SS (*Steam Ship*) *George Washington*, accoudés au bastingage. Le commandant, avec qui ils ont pris un cocktail, leur a signalé l'approche des côtes européennes ; ils les cherchent du regard. Ils ont 20 ans tous les deux et sont les meilleurs copains du monde. Jack et Lem se sont connus adolescents au pensionnat, mais les études supérieures les ont quelque peu séparés. Lem a trouvé sa voie et étudie l'architecture à l'université de Princeton, tandis que Jack, qui cherche encore la sienne, vient de terminer un cycle de français et d'histoire de l'Europe à Harvard.

Lem est le surnom que porte Kirk LeMoyne Billings depuis l'école. Jack est le petit nom attribué à John Fitzgerald Kennedy dans sa famille depuis son plus jeune âge. C'est un beau garçon, grand et mince, une

crinière aux reflets roux, et un charme qui lui a déjà valu un beau palmarès de conquêtes féminines. Lem est plus réservé, mais il n'est pas vilain, quoiqu'un peu massif et très myope. Jack est de beaucoup le plus fortuné des deux. Dans la cale du paquebot, sa voiture, une superbe Ford décapotable, est solidement amarrée. Son père, le millionnaire Joseph Patrick Kennedy, dit Joe, s'est montré favorable à l'idée que son fils entreprenne un voyage culturel de deux mois à travers l'Europe. Il a réglé tous les frais et a aussi offert à Lem la moitié du prix de la traversée, lui prêtant l'autre moitié à rembourser plus tard car Lem doit toucher un petit héritage le jour où il obtiendra son diplôme.

Alors que la nuit tombe, Jack aperçoit au loin les côtes escarpées de l'Irlande, terre de ses ancêtres.

Le lendemain matin, les deux compères débarquent au Havre, fermement décidés à s'accorder du bon temps. Pourtant, leur feuille de route est extrêmement chargée : découvrir les beautés architecturales et les sites historiques sujets de leurs études, et jauger la tension qui règne alors entre les nations européennes. Poussé par la curiosité du journaliste qui sommeille en lui, Jack envisage même de s'approcher de la zone des combats en Espagne, où la guerre fait rage.

Dès qu'il met pied à terre, le jeune Kennedy éprouve un sentiment de liberté de se retrouver, le temps d'un été, loin de sa famille. Et d'échapper à la domination paternelle, à la rivalité avec son frère aîné, et aux rituels des loisirs programmés pour toute la fratrie. Lem a souvent séjourné à Hyannis Port et à Palm Beach dans les grandes maisons de vacances des Kennedy et connaît bien la tribu : Joe, le père ; Rose, la mère ; Joe

Junior, le fils aîné; Jack, son meilleur ami, le deuxième fils, suivi de cinq filles et deux garçons.

En suivant à la lettre leur programme culturel, Jack et Lem commencent sur les chapeaux de roues par le Mont-Saint-Michel, puis repartent très vite vers Rouen, visitent la cathédrale de Chartres et celle de Beauvais, avec sa nef gothique la plus haute du monde. Ensuite Soissons, le chemin des Dames, Reims et sa cathédrale bombardée. Jack se recueille devant les croix blanches du cimetière américain Aisne-Marne, près de Château-Thierry. Pour ce jeune homme de 20 ans, elles témoignent du sacrifice des *boys*, victimes au même âge de la folie meurtrière de la Grande Guerre. Un détour par Épernay et les caves de champagne permet de retrouver le sourire. Comme Lem ne dispose pas des mêmes moyens financiers que Jack, celui-ci s'adapte de bon cœur à une certaine austérité, pour les repas comme pour le gîte, d'autant que son père lui a recommandé la plus grande vigilance en matière de dépenses.

Avant l'embarquement à New York, sa sœur Kathleen, dite Kick, lui a offert, non sans humour, un livre de bord relié en cuir avec, en couverture, un navire en train de couler. Jack commence à y noter méthodiquement ses premières impressions sur les Français. Pour résumer : ils sont sûrs qu'il n'y aura pas la guerre, ont mauvaise haleine et cherchent constamment à les rouler... Désormais, il prend la précaution de garer sa voiture américaine loin des entrées d'hôtel, pour ne pas voir se gonfler la note.

La visite de Paris se fait au galop. Le 13 juillet, Jack insiste pour aller à Notre-Dame où le cardinal Pacelli doit prendre la parole. Il s'agit du représentant du

Vatican, qui a été reçu chez les Kennedy, à Bronxville, l'année précédente, lors d'un voyage aux États-Unis. Avec un certain culot, Jack se faufile parmi les officiels et se retrouve assis non loin du président Albert Lebrun, laissant Lem noyé dans la foule. Dans la majestueuse nef gothique (sans commune mesure avec celles des églises de sa Nouvelle-Angleterre natale), celui qui affiche une foi très modérée découvre soudain la pompe de la liturgie catholique, ancrée dans l'histoire de France. Imprégné de religion depuis le catéchisme, poussé par une mère ultra-pratiquante et respectueuse des règles du catholicisme irlandais, Jack a l'habitude de faire sa prière tous les soirs, à genoux. Devenu président, il sera un soir surpris par son père dans cette même position, dans sa chambre à la Maison Blanche.

Lem, lui, a une double ascendance : française du côté LeMoyné, et américaine de longue date puisque l'un de ses ancêtres protestants puritains a débarqué du *Mayflower* trois siècles plus tôt. Mais entre eux, ils ne parlent jamais de religion.

Après la cérémonie, ils enchaînent avec le château de Versailles et vont le soir écouter Maurice Chevalier. Difficile, pour des Américains, d'apprécier les subtilités de *Ma pomme*, *Prosper youpla boum* ou *Valentine* au répertoire du chanteur au canotier, bien connu à Hollywood. Le lendemain, jour de fête nationale française, ils visitent le Louvre, retrouvent des amis américains et un copain de Harvard, Alex de Pourtalès, dont la famille est française, et qui les invite à Saint-Jean-de-Luz. Le jour suivant, c'est le tombeau de Napoléon, sous le dôme des Invalides. Jack a appris

l'histoire de l'Empire. Se peut-il que des rêves de grandeur lui traversent l'esprit tandis qu'il se recueille devant la tombe de celui qui fut le plus grand chef d'État de son temps? Peut-il seulement imaginer qu'il sera lui aussi l'homme le plus puissant de son époque, à peine un quart de siècle plus tard? Et plus encore, que sa propre tombe serait un jour, bien trop tôt, honorée avec une ferveur semblable? Non, certainement pas. À 20 ans, Jack, même s'il est un garçon intelligent et entreprenant, n'envisage pas un destin politique. D'ailleurs, il est probable qu'il ne s'envisage pas le moindre destin, du moins autre que celui de fils de famille au train de vie confortable. Pour l'instant, il doit surtout penser à son escapade du lendemain : grimper la tour Eiffel à pied avant de filer à la Conciergerie. « Sacré contraste avec Versailles », écrit-il, incolable sur la vie de Marie-Antoinette. Au cours d'un déjeuner, Carmel Offie, le secrétaire de l'ambassadeur des États-Unis, a prévenu les deux jeunes gens qu'ils ne pourront entrer en Espagne. Néanmoins, ils prennent la direction du Sud-Ouest. En passant par Chambord et son château bâti par François I^{er}, roi de France dont Jack se prétend spécialiste. Il a rendu à Harvard une dissertation rédigée moitié en anglais, moitié en français, sur le règne de François I^{er}. On peut lire dans le texte qui a été conservé : « Un homme de talents extraordinaires il est la personnification de cet âge. » L'étudiant avait dressé un portrait admiratif de ce monarque de la Renaissance, grand amateur d'art, de chasse, de guerre et de femmes, s'identifiant sans doute au personnage. Son empathie n'avait pas suffi : il n'avait obtenu qu'une note médiocre, son professeur

de français jugeant le texte trop largement inspiré d'un ouvrage récent paru sur le sujet.

Après un bon bain dans la Loire «où le courant est fort», passage à Blois, Amboise et Chenonceau. La descente vers la frontière espagnole se poursuit, malgré des difficultés à convertir les travelers cheques. «L'Europe n'est pas aussi éveillée au tourisme que nous nous y attendions», constate Jack dans son journal.

Jack et Lem peuvent enfin souffler quelques jours à Saint-Jean-de-Luz, où Alex de Pourtalès les attend dans la maison familiale. Privé de présence féminine depuis trop longtemps, Jack note : «Sorti avec une Française.» En tout et pour tout, il l'a emmenée au cinéma voir *Une aventure de Buffalo Bill (The Plainsman)* de Cecil B. de Mille. Leur romance s'est arrêtée là, mais il a eu la bonne surprise d'entendre Gary Cooper et les Indiens parler français.

Sur les passeports, l'ambassade américaine a clairement notifié : «voyage en Espagne exclu». Jack ne manque pas de courage – il le prouvera durant la Seconde Guerre mondiale face aux Japonais dans les îles du Pacifique –, mais la frontière est infranchissable. Il avait projeté d'être témoin, en tant que reporter amateur ou membre de la Croix-Rouge, de la guerre civile espagnole, qui s'est déclenchée un an plus tôt, quand les troupes de Franco ont débarqué du Maroc pour s'affronter aux républicains au pouvoir depuis la victoire électorale du Frente Popular. Cette guerre fratricide et meurtrière s'étend bientôt à tout le pays. L'Allemagne et l'Italie prêtent leur aide aux franquistes, tandis que les Soviétiques soutiennent les républicains. En avril 1937, les pilotes de la Luftwaffe se sont fait la

main en bombardant Guernica. Exactions, exécutions sommaires et représailles se multiplient dans les deux camps. Prudentes, l'Angleterre et la France ont fait l'embargo sur les livraisons d'armes mais tolèrent l'engagement des Brigades internationales auprès des républicains. Beaucoup d'Espagnols se sont réfugiés en France. Près de la frontière, le jeune Kennedy est à leur écoute, mais il rencontre surtout des franquistes, qui lui décrivent les atrocités commises par les républicains. Difficile dans ces conditions de se faire une opinion.

À défaut d'incursion en Espagne, Jack et Lem s'offrent à Biarritz leur première corrida. Tous deux sont effarés par la cruauté d'un spectacle auquel ils ne comprennent rien, où un cheval étripé est traîné sous le regard émerveillé d'un petit garçon et de sa mère. Des années plus tard, Hemingway n'arrivera toujours pas à convaincre John F. Kennedy de la noblesse de la tauromachie.

Fin juillet, ils prennent la direction de l'Italie. En passant par Lourdes, ville des guérisons, Lem tombe miraculeusement malade. Jack, habitué depuis son enfance à fréquenter les infirmeries et les hôpitaux, se moque gentiment de la brusque défaillance de son copain, qui leur fait prendre du retard. Il n'a jamais pris de gants avec Lem. Celui-ci n'est pas rancunier et subit sans broncher les plaisanteries de celui à qui il restera toujours fidèle. Son mal s'estompe à Carcassonne, où il photographie son compagnon escaladant les remparts. Tout s'arrange à Cannes, et à Monte-Carlo ils perdent quelques jetons au casino. Pour Jack, la France paraît plus civilisée vue

de la Riviera, bien que les petites Françaises soient décidément moins accueillantes qu'espéré.

Le 1^{er} août 1937, ils foulent le sol de l'Italie fasciste, où Mussolini exerce son pouvoir autoritaire depuis 1922. La première impression est plutôt bonne. Il y a des portraits du Duce partout, mais les gens semblent heureux de vivre. Pour Jack, le fascisme est peut-être le régime qui convient le mieux à l'Italie et à l'Allemagne, tout comme le communisme à la Russie et la démocratie à l'Amérique. Ils prennent en stop un jeune Allemand antinazi, opposé à Hitler, qui ne partage pas cet avis. Rien de mieux qu'un bout de route en voiture pour recueillir des points de vue contradictoires. Après Milan et Pise, les voilà à Rome. Au Vatican, ils assistent à une audience publique du pape Pie XI et à une messe en la basilique Saint-Pierre. Ils sont reçus personnellement par le cardinal Pacelli, l'ami de la famille Kennedy. Celui-ci sera élu pape à son tour, deux ans plus tard sous le nom de Pie XII.

En route pour Naples et Capri. Ascension du Vésuve, en légère activité volcanique, en compagnie de deux jeunes soldats allemands en permission (sur une photo, l'un d'eux porte une culotte de peau à bretelles). À leur retour à Rome, Jack rencontre le correspondant du *New York Times*, qui lui apporte un peu d'éclairage et beaucoup d'interrogations sur la situation incertaine de l'Europe : depuis un an, l'armée italienne se bat en Éthiopie et Hitler a remilitarisé la Rhénanie, sans réaction des Français ni des Anglais. En attendant, Jack reporte son attention sur les belles Italiennes, avec plus ou moins de succès. Remontée vers Florence et forte émotion devant la statue du David de Michel-Ange.

Repos à Venise, après cinq semaines de route. Photos place Saint-Marc, baignade au Lido et cocktail au Harry's Bar avec des compatriotes. Enfin, promenade romantique en gondole pour Jack dans les bras d'une jolie fille, passablement gâchée par la présence malencontreuse de Lem.

Assez vu d'Italiens, assez de spaghettis! Cap au Nord. Traversée de l'Autriche avec, dans la Ford, un des Allemands rencontrés à Naples, plus une fille, surnommée «la princesse». Celle-ci n'apprécie guère les nuits en auberge de jeunesse. La joyeuse bande arrive enfin à Munich, dans une Allemagne fanatisée où Hitler détient les pleins pouvoirs depuis 1933. Les lois racistes de Nuremberg, qui légalisent l'exclusion des juifs de la société, sont en vigueur.

Dans la famille Kennedy, un antisémitisme «tranquille», de principe, est établi depuis toujours. Chez tout bon catholique, les juifs sont considérés comme responsables de la mort de Jésus. Leur sort ne préoccupe guère les Irlandais de Boston, eux-mêmes victimes du mépris des élites anglo-protestantes. Plus tard, devenu sénateur, Jack dénoncera les discriminations subies par tous les immigrés de la part des Américains déjà installés.

À Munich, toujours avide d'informations, Jack est surtout intrigué par le mouvement hitlérien. À la Maison de la Bière, les deux amis rencontrent des Chemises noires, sympathiques au premier abord, mais très vite arrogants. Décidément, le nazisme allemand est beaucoup plus brutal que le fascisme de Mussolini. En route vers Nuremberg où Hitler doit prendre la parole, les deux jeunes Américains se sentent méprisés,

et même insultés dans un hôtel où ils ne se plient pas à la discipline germanique. Du coup, ils font l'impasse sur Nuremberg et le discours du Führer et se replient sur Cologne. Jack y assiste à la messe dans la cathédrale, «réellement le summum de l'architecture gothique, vraiment la plus belle de toutes».

«La princesse» fait ses adieux. Reste Offie, un charmant teckel à poil long acheté en route (ainsi baptisé en raison de sa ressemblance avec le secrétaire d'ambassade rencontré à Paris). Pour le souvenir, les deux copains se font photographier, assis sur le pare-chocs arrière de la Ford, tenant Offie, debout sur leurs genoux. L'unique défaut de cette petite chienne est de déclencher chez Jack des crises d'asthme épouvantables. Elle sera donc revendue (à perte) à Amsterdam. Un coup d'œil au musée pour *La Ronde de nuit* de Rembrandt, et retour vers Calais. Par téléphone, Jack est convenu d'un rendez-vous à Londres avec Rose, sa mère, ainsi qu'avec sa sœur Kick et son grand frère Joe Jr. Du fait d'un contretemps, les deux retardataires ratent de peu le ferry, se replient sur Boulogne où Jack saute dans un bateau, laissant Lem avec la voiture. Ils se retrouveront à Londres. Jack a le temps de voir sa mère, qui vient de compléter sa garde-robe à Paris chez les grands couturiers avant d'embarquer pour les États-Unis. Plutôt que de passer du temps avec son frère aîné, il préfère sans hésitation accompagner sa sœur pour un ultime shopping.

Les vacances ne sont pas pour autant terminées. Grâce aux relations du père de Jack, les jeunes Américains vont découvrir un autre visage de l'Europe, celui de l'aristocratie anglaise. Séjour au château de sir Paul

Latham dans le Sussex, puis pêche à la mouche et chasse à la grouse en Écosse, dans les propriétés de sir James Calder. Trois ans plus tôt, ce lord a cédé à Joe l'exclusivité de la licence d'importation de son whisky (Haig & Haig), juste avant la fin de la prohibition aux États-Unis. C'est ce qui s'appelle avoir le sens des affaires. Mais il est temps de rentrer aux États-Unis. Au revoir l'Europe! Jack y reviendra deux ans plus tard, non plus en vacances, mais au service de son père nommé ambassadeur.

Avant d'attaquer sa deuxième année à Harvard, où il compte en mettre plein la vue à ses professeurs, Jack conclut dans son journal qu'il croit en l'Angleterre «garantie de la paix face aux Allemands arrogants, aux Français satisfaits, aux Latins bruyants et aux Russes communistes». Ce voyage initiatique l'aura plongé dans les tourments idéologiques du xx^e siècle et éclairé sur la difficulté du choix en politique. Éloigné pour un temps de l'emprise de son père, mais faisant bon usage de ses relations, Jack aura surtout vécu deux mois de liberté, d'insouciance et de découvertes culturelles. Lem, l'ami indéfectible, aura plus tard un bureau à la Maison Blanche. Se remémorant leur voyage en Europe, il déclarera : «Aucun de nous deux, je crois, n'a plus jamais visité les musées, les châteaux, les lieux historiques comme nous l'avons fait cette année-là. Bon Dieu, nous avons 20 ans!»

Des Irlandais à Boston

Boston était à l'origine une colonie de puritains calvinistes qui avaient fui la persécution de la monarchie britannique. Grâce à ses activités portuaires et à son commerce maritime, cette petite presqu'île devint une cité prospère, et un foyer intellectuel pétri de culture anglaise. Harvard College fut fondé en 1636, sur un site baptisé Cambridge, en l'honneur de la ville universitaire anglaise. Plusieurs Kennedy y feront leurs études.

Le port de Boston fut le point de départ de la révolte des colons contre la couronne britannique, prélude à la guerre d'Indépendance. En 1773, en réaction contre les taxes exigées par les Anglais, toute la cargaison de thé d'un bateau fut jetée dans l'eau du port par des révoltés déguisés en Indiens. C'est la fameuse Boston Tea Party. Après le siège de Boston par les troupes britanniques, la bataille de Bunker Hill vit les Anglais l'emporter avec de lourdes pertes sur des colons héroïques mais désorganisés. George Washington arriva enfin avec ses

hommes tout aussi mal armés et peu disciplinés, et obtint par la force l'évacuation des Britanniques en juin 1776. La Déclaration d'indépendance des États-Unis fut lue en public pour la première fois au balcon de l'Old State House le 18 juillet de la même année. Mais la guerre d'Indépendance ne faisait que commencer. Avec le concours de La Fayette, qui avait convaincu Louis XVI d'apporter son aide, et le renfort de l'armée de Rochambeau, Washington gagna la bataille de Yorktown en 1781 sur les Anglais.

Aujourd'hui, le Freedom Trail (chemin de la Liberté), une longue ligne rouge sur le trottoir, conduit vers les différents sites et monuments historiques de la capitale du Massachusetts.

Après le départ des Anglais, les descendants des premiers colons continuèrent de s'enrichir jusqu'à dominer sans partage l'activité économique de la ville en plein essor.

Au milieu du XIX^e siècle, Patrick Kennedy et Thomas Fitzgerald, emportés par le raz-de-marée de l'immigration qui leur avait fait fuir l'Irlande, débarquèrent à Boston à un an d'intervalle et suivirent, sans se connaître, des trajectoires parallèles. Pour les malheureux « Irlandais de la famine » qui s'entassaient dans des abris délabrés, les conditions de vie n'étaient guère meilleures que celles de leur terre d'origine. S'ils n'avaient pas la chance d'être recrutés comme main-d'œuvre bon marché pour les travaux pénibles et expédiés par wagons vers des chantiers, des usines ou des voies de chemin de fer en construction, ils erraient à la recherche d'un travail. Leur présence devint bientôt indésirable au point que, dans la ville, quatre

lettres apparurent sur des pancartes : *N I N A* (*No Irish Need Apply*, pas besoin d'Irlandais). Les Brahmins (brahmanes, référence à la plus haute caste de l'Inde), bourgeois anglo-protestants de Boston, se tenaient à l'écart de cette population envahissante composée, selon eux, de querelleurs, d'ivrognes et de dépravés.

Âgé de 26 ans, solide gaillard, Patrick Kennedy ne s'en tire pas trop mal et s'attelle à divers petits métiers : docker, terrassier, colporteur. En Irlande, il avait appris à fabriquer des tonneaux pour les distillateurs d'irish whiskey à qui sa famille fournissait l'orge de ses champs. Il reprend le métier au service des nombreux pubs du port de Boston. Il s'est marié, comme il se doit, à une Irlandaise catholique, originaire du même comté que lui, rencontrée sur le bateau. Ils auront trois filles et un garçon : les premiers Kennedy nés sur le sol américain. Le garçon, Patrick Joseph (grand-père de celui que le monde entier appellera par ses initiales, JFK), né en 1858, ne connaîtra pas son père qui meurt du choléra à l'âge de 35 ans. Ce fils unique va dignement lui succéder. Très jeune, alors qu'il ne boit jamais, il ouvre des saloons et se lance dans l'importation de whisky et d'alcools de grandes marques. Il s'enrichit, investit dans une petite banque, et dans le commerce du charbon. À 30 ans, Patrick Joseph se marie avec Mary Augusta Hickey, fille d'un riche homme d'affaires d'origine irlandaise. Neuf mois plus tard naît Joseph Patrick Kennedy, dit Joe, qui sera le père de John Fitzgerald Kennedy.

Face à l'élite bostonienne, plus portée sur le commerce que sur la politique, un besoin de revanche et une solidarité à toute épreuve poussent certains Irlandais à

noyauter, puis à conquérir les administrations locales jusqu'à dominer l'organisation du parti démocrate. Patrick Joseph est de ceux-là. Il se lance en politique et, à force d'acharnement et de compromis, se retrouve élu à la Chambre des représentants du Massachusetts. L'ascension fulgurante de ce jeune ambitieux est stoppée net quand il entre en concurrence pour la mairie de Boston avec un autre démocrate irlandais, aussi jeune et ambitieux que lui, et tout aussi retors : John Francis Fitzgerald, surnommé Honey Fitz (Fitz le miel) en raison du ton doux et agréable qu'il adoptait pour convaincre les électeurs.

Honey Fitz est le fils de Thomas Fitzgerald, ce misérable immigrant irlandais débarqué à Boston soixante ans plus tôt. D'abord marchand de poissons ambulant et fournisseur d'épicerie, Thomas a ouvert un petit magasin d'alimentation, moitié bazar moitié bistrot, au-dessus duquel loge toute sa famille. Il se marie très jeune à Rosanna Cox, irlandaise comme il se doit, qui mettra au monde une quantité d'enfants dont on ignore le nombre exact du fait de la forte mortalité infantile qui décimait alors les familles d'immigrants. Elle mourra enceinte de son énième enfant. L'un des neuf fils, Honey Fitz, grand-père de JFK, naît en 1863. Il a 22 ans quand meurt son père, Thomas. En 1889, Honey Fitz épouse Mary Josephine Hannon, dite Josie, dont il est épris depuis de longues années. Le père de Josie, modeste fermier d'origine irlandaise, et les autorités religieuses finissent par donner leur accord à une union entre cousins au second degré. Honey Fitz et sa femme auront six enfants. L'aînée, Rose Elizabeth, mère de JFK, naît à Boston en 1890.

Parmi tous les ascendants de JFK, Honey Fitz est le personnage le plus haut en couleur. Extraverti et impétueux, brillant dans tous les domaines, de l'éloquence à la bagarre en passant par les sports et la chansonnette. Grâce à ses brillants résultats scolaires, et bénéficiant de la politique d'ouverture de l'université de Harvard aux fils méritants d'immigrants irlandais, il a obtenu une bourse pour l'école de médecine. Qu'il quitte bientôt pour le bureau des douanes de Boston, activité plus lucrative. Mais c'est surtout en politique qu'il va exercer ses talents, peu regardant sur les méthodes qui mènent aux postes les plus élevés. Il connaît les arcanes du fonctionnement quasi maffieux du parti démocrate, placé sous le contrôle occulte des « boss », qui font la pluie et le beau temps dans les circonscriptions. Il sait tout le parti qu'il peut tirer du suffrage des minorités influençables et illettrées (en particulier des Italiens fraîchement débarqués) pour briser la suprématie des WASP (*White Anglo-Saxon Protestants*) de tendance républicaine. À la suite d'après campagnes, il est élu au Sénat du Massachusetts en 1893, à la Chambre des représentants à Washington en 1894 et triomphe de son adversaire Patrick Kennedy à la mairie de Boston en 1906.

La première rencontre entre un Kennedy et un Fitzgerald – Patrick Joseph et John Francis – avait donné lieu à un affrontement politique. Ils se retrouvent réunis le 7 octobre 1914, lorsque leurs deux familles assistent au mariage solennel de leurs aînés – Joseph Kennedy et Rose Fitzgerald – célébré dans la chapelle privée du cardinal O'Connell, l'archevêque de Boston. Un jeune banquier plein d'avenir qui s'unit à la fille du

mairie sortant de Boston, voilà un événement mondain dont la presse locale se fait l'écho.

Rose est tombée sous le charme de Joe dès son plus jeune âge. Ils se sont ensuite échangés des billets doux et maintes fois rencontrés à l'insu de Honey Fitz. Celui-ci, ayant accédé aux plus hautes fonctions, avait d'autres ambitions pour sa fille préférée. Il l'aurait bien vue épouser un respectable anglo-protestant de Boston. Pour l'éloigner de son prétendant, il confie Rose à des religieuses, avant de l'emmener en Europe au cours d'un voyage officiel qu'il effectue en tant que maire. Mais son principal adversaire, James Curley, le menace de rendre publique une relation extraconjugale avec une hôtesse de bar. Par crainte du scandale, il renonce à se représenter aux élections municipales et Rose obtient gain de cause. Quant à Joe, les réticences de Honey Fitz ne l'ont en rien découragé. Il y voit un défi à relever : s'imposer comme il l'a toujours fait depuis son plus jeune âge. En attendant de fonder une famille, il fréquente les cabarets et s'affiche avec les danseuses du Pink Lady.

Joe Kennedy, le jeune marié, futur père de JFK, a suivi le même cursus que son beau-père Honey Fitz : Boston Latin High School pour le secondaire, Harvard pour le supérieur, où il excellait en mathématiques. Il a du culot et de l'ambition à revendre. Sa famille est aisée mais il aspire à gagner très vite de l'argent afin de se constituer un magot. Dès l'âge de 12 ans, il fait différents petits boulots, marchand de journaux, vendeur de confiserie sur les bateaux, shabbath goy (employé au service de juifs observants qui ne doivent pas travailler ni mettre en œuvre une source d'énergie

ce jour-là), etc. Étudiant, il dirige une équipe de base-ball et monte un service de bus pour les touristes de Boston. Son rêve? Intégrer une banque prestigieuse. Mais il échoue, les WASP n'acceptent toujours pas les fils d'immigrés. Il se retrouve salarié d'une banque irlandaise dont son père est actionnaire. Ce dernier lui obtient, grâce à ses relations, un poste d'inspecteur au contrôle d'État des Banques. Ce qui lui permet, après différentes tractations, d'acquérir la majorité du capital de la Columbia Trust. Quand il épouse Rose Fitzgerald, il vient d'acquérir une maison à Brookline, banlieue bourgeoise au sud-ouest de Boston.

Rose, petite brune aux yeux bleus, est instruite, parle couramment le français, a pratiqué la danse et joue du piano. Très croyante, élevée chez les sœurs, il est fort probable qu'elle ne savait pas grand-chose des pratiques amoureuses. Ce qui ne l'empêchera pas de mettre au monde neuf enfants en dix-sept ans. Elle confiera plus tard à sa secrétaire qu'elle a appris seulement à l'âge de 70 ans la signification du mot « fœtus ».

Le premier fils, né le 25 juillet 1915, reçoit les mêmes prénoms que son père, dans le même ordre: Joseph Patrick. On l'appellera familièrement « Joe Junior » (Joe est le diminutif courant de Joseph). C'est en lui que le père va placer tous ses espoirs. Espoirs partagés par Honey Fitz, le grand-père Fitzgerald qui, aux cris du nouveau-né, prédit en ne plaisantant qu'à moitié: « Il sera excellent sur une tribune électorale. » Avant d'ajouter: « Il sera président des États-Unis, pour au moins deux ou trois mandats. »

Deux ans plus tard, le 29 mai 1917, naît le deuxième fils Kennedy (de nos jours, on peut visiter à Brookline,

au 83, Beal Street, la maison natale du président, classée monument historique). L'enfant est baptisé John. Rose obtient de son mari que son second prénom (middle name) soit Fitzgerald, en l'honneur de son père. John Fitzgerald Kennedy sera très vite surnommé «Jack» par sa famille et par ses proches et, plus tard, par des millions d'Américains.

Ce deuxième fils n'échappera pas non plus à la pression paternelle faite d'impératifs de réussite. Avant lui, ses deux grands-pères, Patrick Joseph Kennedy et John Francis Fitzgerald, ont prouvé que grâce à une détermination farouche et une ambition sans borne, on pouvait grimper tous les échelons. Tout au long de son parcours qui le mènera au sommet, Jack baignera dans un milieu familial imprégné de catholicisme, mais gâté par l'argent et les manœuvres politiques.